

# Sécurité positive et espaces urbains partagés

Par Marc SCHUILENBURG\*

## RÉSUMÉ

Je propose une analyse de la manière de penser la *securitas*. Il y a la manière classique et théorique de Hobbes, qui voit dans l'homme un animal guidé par des émotions négatives et donc à sévir pénalement. Mais il y a aussi la manière de l'éthologue et expérimentaliste De Waal, qui observe dans les espèces l'intérêt pour le *care*, la confiance et la coopération. Si la première vision guide la criminologie traditionnelle, la seconde pourrait être une nouvelle inspiration, à l'image des espaces urbains partagés comme le Leeszaal et De Woonkamer van Meneer de Burgemeester aux Pays-Bas.

**Mots clés:** Criminologie, De Wall, Hobbes, sécurité.

## ABSTRACT

I propose an analysis of the way of thinking about *securitas*. There is the classic and theoretical way of Hobbes, who thinks the Human as an animal guided by negative emotions and therefore to be punished criminally. But there is also the way of ethologist and experimentalist De Waal, who observes in species the interest in care, trust, and cooperation. If the first vision guides traditional Criminology, the second could be a new inspiration, like shared urban spaces like Leeszaal and De Woonkamer van Meneer in Burgemeester in the Netherlands..

**Keywords:** Criminology, De Wall, Hobbes, security.

## Introduction

Les moyens employés pour parler de sécurité façonnent notre expérience de celle-ci et détermine la façon dont nous la traitons. Mettre l'accent sur certaines significations les rend plus visibles, tandis que d'autres disparaissent en arrière-plan, c'est pourquoi la définition de la sécurité n'est pas aussi innocente qu'elle n'y paraît. Une fois que le langage martial, comme par exemple la « guerre contre la drogue » ou la « guerre contre le crime », imprègne notre pensée sur la sécurité, les approches « souples » pour l'améliorer sont presque automatiquement remplacées par des mesures répressives, même si l'approche « souple » a mieux fonctionné (Schuilenburg 2021). Cette évolution se reflète dans la gestion de la sécurité, dans laquelle les notions de « combat », de « bataille » et de « lutte » sont devenues centrales, ce qui conduit à un soutien accru pour des politiques (et des sanctions) plus sévères dans la lutte contre la criminalité et le trouble social

\* Traduction et révisions : Erwan Dieu.

(Simon 2007; Neocléus 2008; Schuilenburg 2015; Dodsworth 2019). Selon Wood et Shearing, «c'est la gestion de la sécurité, par la criminalité, qui préoccupe la plupart de nos efforts» (2007 : 5).

Dans son étude philologique *Security*, Hamilton (2013) montre que la sécurité est bien plus qu'une lutte contre la criminalité et le trouble social, ce qui est indiqué par l'étymologie du mot *cura*. *Cura* dans le mot latin *Securitas* a deux significations. Être «*free of care*» peut signifier vivre sans soucis, une définition qui nous ramène à l'image de Thomas Hobbes de l'humanité, où la sécurité est comprise comme l'élimination de la «douleur» ou du «danger» (*sē-cura*). Mais, poursuit Hamilton, *cura* peut aussi être expliqué positivement, en termes d'«attention» et de «diligence» (2013: 10). En ce sens, c'est une forme de *care* en soi que vous accordez à quelque chose ou à quelqu'un (*cura*). Cette signification de *securitas* est pertinente pour cet article. De là, nous pouvons en tirer l'idée que du *care* doit être offert afin de vivre sans soucis. La sécurité est alors le *care* que l'on consacre à un projet, la préoccupation que l'on manifeste pour soi-même et pour les autres. Ce dernier sens de *cura* fait référence à des aspects de la sécurité qui invoquent des connotations positives comme la confiance, le *care* et l'appartenance (Schuilenburg & Van Steden 2014, Schuilenburg & Van Steden 2016).

Dans cet article, je propose de repenser le concept de sécurité en faisant valoir que la gestion de celle-ci ne doit pas seulement être comprise de manière négative, en termes de lutte contre la criminalité, mais peut être également interprétée d'une manière plus positive, en mettant l'accent sur le renforcement des attributs positifs du vivre ensemble. Ou pour le dire autrement, tout ne tourne pas autour de la lutte contre l'insécurité, «d'arracher les mauvaises herbes»; il s'agit aussi d'implanter et de promouvoir les facteurs positifs de sécurité, tels que le *care*, la confiance et l'appartenance. Pour offrir une analyse conceptuelle de, ce que j'appelle, la «sécurité positive» (Schuilenburg 2015; 2021), je commencerai par une description de la vision négative, presque animaliste de l'humanité par Hobbes. Par la suite, je discuterai du travail de l'éthologue néerlandais Frans de Waal. De Waal, l'un des critiques les plus féroces de l'école de pensée de Hobbes et de ses adeptes, réfute que les humains soient des animaux sauvages en faisant valoir que des capacités telles que le *care* et la confiance sont profondément ancrées dans la nature humaine depuis plus de cent millions d'années. Ensuite, je présenterai le cas des espaces urbains partagés aux Pays-Bas comme un exemple de sécurité positive. Je conclus en offrant les implications d'une sécurité positive et en examinant la place d'une gestion de la sécurité orientée vers le renforcement des capacités locales et une conception plus centrée sur le partage.

## **La Sécurité négative**

Les écrits de criminologues conservateurs tels que Hirschi (1969) et Wilson (1985) partent de l'hypothèse hobbesienne que l'individu est dangereux, potentiellement mauvais et que le crime exige une réponse rigoureuse de la

police et du système de justice pénale. C'est ce qui contribue à expliquer l'enthousiasme d'un discours militaire de guerre – que ce soit sur la drogue, la terreur ou le crime – qui alimente « un tourbillon populiste et punitif, fondé sur la méfiance et la peur de "l'autre", ainsi que la poursuite de besoins de sécurité insatiables d'accroissement de contrôle et de répression » (Walgrave, Ward et Zinsstag 2019). Pour mieux comprendre cela, nous devons examiner de plus près le lien que Hobbes a établi entre les passions humaines et leur soif de pouvoir. Selon Hobbes, animé par un manque constant et une soif incessante de pouvoir, « tout le monde est constamment prêt à combattre tout le monde » ([1651] 2003: 100). Dans cet état de nature, les causes de la violence se divisent en trois catégories: la concurrence, la fierté et la méfiance. La concurrence est de nature économique: pour survivre, les gens ont besoin de certains produits qui se révèlent souvent rares, comme la nourriture. La fierté est une deuxième cause de conflit. Selon Hobbes, les gens sont tellement déterminés à protéger leur réputation qu'ils réagissent avec violence. La troisième et dernière cause est la méfiance, qui est continuellement alimentée par des gens qui veulent toujours avoir une longueur d'avance les uns sur les autres, jusqu'à ce que personne d'autre n'ait le pouvoir de représenter une menace pour eux.

En raison de tous ces conflits qui viennent avec l'état de nature, Hobbes indique qu'il y a une « guerre de tous contre tous » dans laquelle il est question de tuer ou être tué. Il s'agit de la volonté de faire la guerre en général et de créer une menace permanente de guerre. Cela garantit que, même dans notre société actuelle, il y a toujours la possibilité d'un état de guerre. Hobbes compare ce constat sur l'état de guerre, ancré au cœur même de notre société, à la nature de la météo: « définir que le temps est mauvais n'est pas dû à quelques averses; mais à des averses répétées sur plusieurs jours. » ([1651] 2003: 101)<sup>2</sup>.

Hobbes voit les hommes comme des animaux solitaires, poussés par la peur et la méfiance, ceci est exprimé dans la métaphore *Homo homini lupus*. Cette expression latine qui apparaît dans *De Cive* ([1642] 1998) signifie « un homme est un loup pour un autre homme ». Ici, Hobbes a pris ses distances avec la vision aristotélicienne des êtres humains comme des animaux naturellement politiques et sociaux. Le loup, en revanche, symbolise la violence latente chez l'homme et la menace constante qu'ils représentent pour les autres. Cette vision de l'humanité découle de son anthropologie négative, dans laquelle les hommes sont animés par l'autopréservation et la soif de pouvoir. Hobbes écrit peu sur les passions positives comme l'espoir, l'amour ou l'affection. Le chapitre VI du *Léviathan* que Hobbes consacre aux passions humaines traite principalement de l'anxiété, de la peur et de la haine. Non seulement la peur est plus forte que l'amour, mais les personnes ne sont, par nature, pas dignes de confiance – et encore moins d'être aimées. Si Hobbes parle d'amour, il utilise une définition plutôt clinique du terme et une vision hautement matérialiste de l'émotion, qu'il assimile au *désir* – la seule différence étant que le désir se réfère à l'absence de l'objet et l'amour à la présence.

La conception hobbesienne de l'humanité a inspiré la façon dont les institutions, comme la police, ont été imaginées et comment l'État moderne se définit. Comme le note Gros dans *Le Principe Sécurité*, «alors même que Hobbes a jeté les bases d'un pacte de sécurité, il n'a pas accepté que l'État ait un rapport de *care* envers ceux dont il administrerait la vie, mais plutôt une relation de justice» (2019 : 143). En conséquence, la police se voit considérée comme l'outil que le Léviathan (sous la forme de l'État moderne) utilise pour lutter contre «toutes les sources imaginables de mal» (Ericson 2007 : 35; Hallsworth & Lea 2011).

## **Fondamentalement Social**

L'un des critiques les plus en vue du proverbe de Hobbes «*homo homini lupus*» est le primatologue néerlandais De Waal (1996; 2006; 2009). Son travail lutte contre l'illustre «théorie du placage»<sup>3</sup>, qui a longtemps été la vision dominante de la nature humaine. Selon Ober et Macedo, la «théorie du placage» suppose que «les humains sont par nature bestiaux et par conséquent bas – c'est-à-dire étroitement égoïste – et qu'il faut donc s'attendre à ce qu'ils agissent mal» (2006 : xi). La théorie du placage a des points en commun avec le concept chrétien du péché originel, mais est principalement connue à travers les travaux du biologiste victorien Huxley. Dans *Evolution and Ethics* (2003), Huxley indique que l'éthique n'est pas un produit de l'évolution et que la moralité doit donc être séparée de la théorie de l'évolution. Il a résumé l'éthique humaine comme un triomphe sur les forces obscures de la nature qui menacent continuellement de nous entraîner dans les profondeurs. Il fit une comparaison avec un jardinier travaillant pour entretenir son jardin et l'empêcher de devenir sauvage et envahi par la végétation : «Dans le jardin, ce n'est qu'avec une politique ordonnée que les meilleurs fruits que l'humanité soit capable de porter peuvent être produits» (2003 : 67). De Waal parle de «sociobiologie calviniste» (1996 : 13) : ce n'est qu'avec un travail très dur que nous aurons la moindre chance d'aboutir à quelque chose.

Dans *Primates and Philosophers*, De Waal (2006) soutient qu'il y a des problèmes fondamentaux avec la théorie du placage, car cette vision de la morale nie l'aspect social de notre espèce. Selon De Waal, nous n'avons jamais été des individus atomiques dépourvus d'esprit communautaire. La vie de groupe constitue la base naturelle de l'existence humaine – en fait, écrit De Waal, nous avons toujours été «fondamentalement sociaux» (2006 : 5) même dans l'état de nature de nos lointains ancêtres. Nous avons un besoin inné à collaborer et à nous responsabiliser les uns des autres. Par exemple, nos ancêtres vivaient ensemble en petits groupes, des communautés tribales avec une langue et une religion communautaire, dans lesquelles tout tournait autour de questions telles que le *care*, la confiance et la coopération. Pour les habitants de ces groupes, la coopération et la proximité étaient nécessaires pour survivre et leur offraient une protection contre les prédateurs.

La théorie de Hobbes rencontre également des difficultés pour expliquer comment nous avons évolué d'animaux amoraux à des créatures morales. De Waal ne cautionne donc pas la théorie des contrats sociaux de Hobbes, qui explique la société comme étant le résultat d'un accord rationnel que nos ancêtres ont conclu dans leur état naturel et qui continue de former la base de la vie sociale aujourd'hui – et la sécurité comme réponse à la peur et à la violence de l'état naturel. Cela signifie dans un sens philosophique que la sécurité n'est pas perçue comme une opposition à la peur et à l'inimitié, mais que c'est l'effet direct de celles-ci, parce que l'intérêt personnel nous pousse à céder notre liberté à une puissance supérieure – le Léviathan – qui à son tour nous offre une protection (Carney & Dadusc 2014; Neocléus 2019). Mais selon De Waal, l'idée que nos ancêtres ont renoncé à leur liberté en échange de la sécurité est un mythe d'une origine erronée. La sécurité n'est pas la conséquence de l'accord d'un contrat légal, elle était déjà présente parce que nos ancêtres vivaient ensemble dans de petites communautés.

Les humains peuvent être égoïstes, mais cela ne doit pas nous aveugler au fait que le comportement social est également programmé par la nature. La force motrice n'est pas la survie du plus fort, mais le *care* et la collaboration dans l'espèce; caractéristiques qui sont dominantes dans nos processus évolutifs. Pour preuve, De Waal (2009) utilise ses observations pour montrer que les primates ont de nombreuses caractéristiques étroitement liées à la moralité humaine: sympathie, empathie, altruisme et amitié (Kropotkin [1902] 1972; Pinker 2011; Ricard 2015). Cela signifie, à l'évidence que la notion de sécurité ne se réfère pas seulement au crime et au trouble social, mais est également déterminée par des notions positives de confiance, de *care* et d'appartenance. Pour explorer ces notions, je me concentrerai dans le paragraphe suivant sur les espaces urbains partagés – «les Palais pour le Peuple» comme le sociologue Klinenberg (2018) les appelle – qui permettent aux personnes d'établir des liens, de s'entraider, et d'offrir un refuge à ceux qui se sentent exclus.

## Les Palais pour le Peuple

Vous pouvez interpréter la sécurité négativement, comme la lutte contre le crime, mais vous pouvez aussi l'interpréter positivement, comme offrant le *care* et la confiance. En termes de politique, cela signifie qu'en plus de la définition négative – essayer de protéger les citoyens contre quelque chose – la sécurité peut également être comprise d'une manière plus inclusive et positive. Dans ce dernier cas, il s'agit d'une question de protection les uns par les autres au lieu de se concentrer sur la meilleure façon de protéger les gens les uns contre les autres. Concrètement, cela peut impliquer des modèles positifs, du sport, de la musique, de la danse, de la mode ou de la religion, qui peuvent servir de mentors aux jeunes à risque dans les quartiers vulnérables. Ou cela pourrait signifier des initiatives telles que des lieux de rencontre informels qui offrent

le *care* et la sécurité aux résidents, comme dans le cas du Leeszaal (la « Salle de Lecture ») et de De Woonkamer van Meneer de Burgemeester (le « Salon du Maire ») à Rotterdam aux Pays-Bas (Schuilenburg 2021).

De Leeszaal Rotterdam West a été fondé en 2013 sur Rijnhoutplein derrière Nieuwe Binnenweg, la plus longue rue commerçante des Pays-Bas. Lieu de rencontre préféré des habitants du quartier, l'endroit est animé par plus de quatre-vingts bénévoles qui y organisent des cours de langue, des programmes pour enfants, des soirées de poésie, des débats et des promotions de livres. L'initiative a été lancée par deux résidents, frustrés que des espaces communaux tels que la bibliothèque, les centres communautaires locaux et un centre éducatif aient été fermés par les autorités locales. Non loin du Leeszaal il y a une autre initiative, De Woonkamer. De Woonkamer se trouve dans le district de Nieuwe Westen, une région de plus de 19 000 habitants de différentes cultures. Les résidents d'ici organisent des activités facilement accessibles, des matinées de cinéma aux soirées de discussion. Un jour, vous pourriez assister à une leçon de français, un autre, à un échange de vêtements. Vous rencontrez également des responsables locaux : car les employés du service de sécurité de l'administration municipale ont leurs bureaux ici, de sorte que les résidents locaux peuvent plus facilement contacter la municipalité.

De Leeszaal et De Woonkamer sont l'image idéale de la Sécurité positive. Ce sont des exemples d'« infrastructure sociale en action » (Klinenberg 2018), des espaces urbains partagés où les gens peuvent se rassembler et apprendre à se connaître. En tant que tels, ce sont des endroits locaux apportant un changement positif à la sécurité dans le quartier. En unissant leurs forces et en collaborant, les résidents entrent facilement en contact les uns avec les autres, ce qui réduit les préjugés et augmente la tolérance. La confiance et le *care* commencent très localement, avec votre voisin, votre rue, votre quartier. Les résidents reçoivent une leçon de diversité en rencontrant des gens d'horizons différents et en venant s'identifier davantage au quartier, en augmentant le contrôle social. Ces lieux partagés renforcent la « familiarité publique » (Blokland & Nast 2014) dans un quartier, ce qui influence à son tour le sentiment de sécurité des résidents et leur foi dans le gouvernement. Plus profondément, ces « brise-bulles » répondent à un sentiment de sécurité primaire, qui a subi une pression considérable dans le contexte néolibéral, avec l'injection des principes de concurrence du marché dans des sphères de la vie urbaine qui ne sont pas économiques en elles-mêmes. Les critiques ont souligné que cela conduit à une perte de solidarité et donc une sur-individualisation qui réduit l'imagination collective de la citoyenneté (Brown 2015 ; Slobodian 2018).

En particulier dans les quartiers ultra-diversifiés, où la population d'origine est devenue l'un des groupes minoritaires, le défi consiste à amener les citoyens à s'accorder plus d'attention les uns aux autres et à s'engager ensemble dans des activités socialement pertinentes (Amin, 2002 ; Vertovec 2007 ; Hoekstra & Dahlvik 2018). Il est facile de parler de « cohésion sociale » (Putnam 2000, 2007), mais dans les faits, il est extrêmement difficile d'accroître la cohésion dans un lieu donné. La cohésion sociale est basée sur la confiance entre les

personnes, qui est un processus nécessairement volontaire. En tant que gouvernement, vous ne pouvez pas simplement dire: «Allez-y et faites-vous confiance les uns aux autres.» En outre, dans ces quartiers ultra-diversifiés, la foi des citoyens dans le gouvernement est à un niveau historiquement bas. Dans divers districts de Rotterdam, les taux de la confiance dans le gouvernement sont tombés en dessous des 50 %. La même tendance se remarque dans des quartiers comparables dans d'autres villes occidentales, où les problèmes tenaces de notre société continuent de s'accumuler, comme le chômage, les problèmes médicaux et l'analphabétisme.

À première vue, la confiance est en corrélation avec la surveillance, les interdictions de zone et la tolérance zéro pour lutter contre l'insécurité. Mais demandez aux résidents ce que la confiance signifie pour eux et vous recevez une réponse complètement différente (Clansy & Hough 2001; Tyler 2001; 2006; Fleming & McLaughlin 2012; Schaap 2018). La confiance n'a pas tant à voir avec un programme punitif et des instruments répressifs, mais avec des infrastructures sociales comme le Leeszaal et De Woonkamer van Meneer de Burgemeester qui lient les gens dans les communautés et qui les aident à faire face à la différence et la diversité. Pour être clair, une plus grande attention pour l'infrastructure sociale des quartiers n'augmentera pas automatiquement la cohésion sociale et la baisse de la criminalité, mais il est pertinent que les professionnels de la sécurité examinent de plus près de nouvelles façons de mettre en œuvre des ressources gouvernementales non punitives. Les communautés ont souvent de bonnes idées sur la façon de réduire la criminalité par le biais de mécanismes non punitifs (Vitale, 2017). Il existe des moyens plus positifs de créer de la sécurité, bien que ceux-ci exigeraient que les gouvernements assument un rôle différent. La transformation vers un changement positif de la sécurité au niveau des quartiers ne concerne pas seulement la prise d'initiative par les citoyens, mais aussi l'alignement du gouvernement sur de telles initiatives. La gestion de la sécurité, après tout, ne consiste pas seulement à réparer ce qui est *brisé* (Wilson & Kelling, 1982), mais aussi à soutenir les communautés bienveillantes dans lesquelles les citoyens assument la responsabilité de leur propre quartier.

## Conclusion et réflexion

La sécurité ne se trouve jamais dans l'isolement. D'une part, il y a les idées de philosophes comme Hobbes, qui partent d'une interprétation négative de la sécurité couplée à un état de nature chaotique. Selon ce point de vue, la police et le droit pénal sont les principaux outils pour prévenir une féroce «guerre de tous contre tous». Cela signifie que la lutte contre la criminalité et le trouble social prend la forme d'un gouvernement menaçant les coupables potentiels de punition s'ils enfreignent la loi. La violence ou la menace par le gouvernement sont nécessaires pour éviter de retomber dans un état de violence originelle. La vision de l'humanité derrière cela réduit les humains

à des créatures dangereuses, malveillantes par nature, motivées par des émotions négatives telles que la peur et la haine. Cela conduit à une politique de sécurité visant à faire comprendre que les jours de tolérance sont révolus et que nous sommes enfermés dans une lutte à mort avec le crime.

D'autre part, les idées de De Waal présentent une vision plus positive de l'humanité, dans laquelle il y a de l'espace pour le *care*, la confiance et la coopération. Ces capacités sont probablement apparues tôt dans l'évolution et conduisent à la protection des personnes contre leur propre groupe en cas de besoin. Cela signifie que les humains sont principalement des créatures sociales et ne fonctionnent comme des individus que de manière secondaire. Ils vivent au moins autant aux côtés des autres et grâce aux autres que pour eux-mêmes. Cette notion selon laquelle les humains ont besoin des autres et de la communauté pour leur existence et leur épanouissement, laisse plus d'espace pour l'importance de la protection mutuelle; cela contraste avec des perspectives axées principalement sur la façon dont les humains peuvent mieux se protéger des impulsions égocentriques et violentes des autres.

Selon Hobbes, la peur rassemble les gens, mais c'est le contraire qui est vrai : la confiance rassemble tout autant les gens. Les espaces urbains partagés comme le Leeszaal et De Woonkamer van Meneer de Burgemeester aux Pays-Bas ont un caractère moins défensif et sont productifs d'occupations plus créatives pour le renforcement des capacités locales comme source de sécurité. Il me semble que les aspects positifs et négatifs de la sécurité créent une réalité, et que ces deux réalités coexistent. Cela ne change rien au fait que les crimes graves doivent être traités, mais cela signifie que la notion de sécurité est soumise à des lois différentes. Lorsque l'accent passe d'une vision négative à une vision positive de la sécurité, le point de départ change, et avec lui les méthodes appliquées. L'utilisation de différents termes pour la sécurité est beaucoup plus qu'une question sémantique. La « sécurité positive » montre la voie à une image différente, moins négative, de la relation entre la sécurité et la vie. Cela nécessite un vocabulaire différent et une nouvelle boîte à outils. En d'autres termes, souhaite-t-on améliorer la sécurité par le développement des connexions humaines et le renforcement des capacités locales afin de créer une communauté résiliente structurellement, ou est-t-on simplement en quête de succès à court terme en luttant contre la criminalité de manière punitive dans certains quartiers ?

---

## Références

- Amin, A. (2002), Ethnicity and the multicultural city: Living with diversity. *Environment and Planning A*. 34 (6), pp. 959- 980.
- Blokland, T., & J. Nast (2014), From public familiarity to comfort zone: the relevance of absent ties for belonging in Berlin's mixed neighborhoods. *International Journal of Urban and Regional Research*. 38 (4), pp. 1143-1160.
- Brown, W. (2015), *Undoing the Demos. Neoliberalism's Stealth Revolution*. New York: Zone Books.



- Carney, P. & D. Dadusc, (2014), Power and Servility. An Experiment in the Ethics of Security and Counter-Security. In: M. Schuilenburg et al. (eds.), *Positive Criminology. Reflections on Care, Belonging and Security*. The Hague: Eleven International Publishers, 71-56.
- Clansy, A. & M. Hough (2001), *Crime, Policing and Justice: The Experience of Ethnic Minorities Findings from the 2000 British Crime Survey*. Home Office Research Study, no. 223. London: Home Office.
- Dodsworth, F. (2019), *The Security Society: History, Patriarchy, Protection*, London: Palgrave Macmillan.
- Ericson, R.V. (2007), *Crime in an Insecure World*. Cambridge: Polity Press.
- Fleming, J., & E. McLaughlin (2012), Researching the confidence gap: Theory, method, policy. *Policing & Society*, 22, 261–269.
- Foucault, M. (2003), *Society must be defended. Lectures at the College de France 1974-1975*. London: Penguin Books.
- Hallsworth, S. & J. Lea (2011), Reconstructing Leviathan: Emerging Contours of the Security State. *Theoretical Criminology*, 15(2), 141–157.
- Hamilton, J.T. (2013), *Security, Politics, Humanity, and the Philology of Care*. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- Hobbes, T. ([1642] 1998), *De Cive (On the citizen)*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hoekstra, M.S., & J. Dahlvik (2018), Neighbourhood participation in super-diverse contexts: comparing Amsterdam and Vienna, *Urban Research & Practice*, 11:4, 441-459.
- Hobbes, T. ([1651] 2003), *Leviathan*. Bristol: Thoemmes Continuum.
- Hirschi, T. (1969), *Causes of delinquency*. Berkeley, CA: University of California Press.
- Huxley, T.H. (2003 reprint), *Evolution and Ethics*. London: World Library.
- Klinenberg, E. (2018), *Palaces for the People: How Social Infrastructure Can Help Fight Inequality, Polarization, and the Decline of Civic Life*. New York: Broadway Books.
- Kropotkin, P. ([1902] 1972), *Mutual Aid: A Factor of Evolution*, New York, New York University Press.
- Neocleous, M. (2008), *Critique of Security*, Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Neocleous, M. (2019), *Securitati perpetuae*. Death, fear and the history of insecurity, *Radical Philosophy*, 2.06, 19-33.
- Ober, J. & S. Macedo (2006), Introduction. In: F. de Waal, *Primates and Philosophers. How Morality Evolved*. Princeton: Princeton University Press, ix-xix.
- Pinker, S. (2011), *The Better Angels of Our Nature: A History of Violence and Humanity*. London: Penguin Books.
- Putnam, R. (2000), *Bowling Alone: The Collapse and Revival of American Community*. New York: Simon & Schuster.
- Putnam, R.D. (2007), E pluribus unum: Diversity and community in the twenty-first century. *Scandinavian Political Studies*, 30(2), 137-174.
- Ricard, M. (2015), *Altruism. The Power of Compassion to Change Yourself and the World*. London: Atlantic Books.
- Schaap, D. (2018), *The police, the public, and the pursuit of trust. A cross-national, dynamic study of trust in the police and police trust-building strategies*. The Hague: Eleven International Publishing.
- Schuilenburg, M. (2015), *The Securitization of Society. Crime, Risk, and Social Order*. New York: New York University Press.
- Schuilenburg, M. (2021), *Hysteria. Crime, Media, and Politics*, London/New York: Routledge.
- Schuilenburg, M. & R. van Steden (2014), Positive Security. A Theoretical Framework. In: M. Schuilenburg et al. (eds.), *Positive Criminology. Reflections on Care, Belonging and Security*, The Hague: Eleven International Publishing, 19-32.
- Schuilenburg, M. & R. van Steden (2016), Positieve veiligheid. Een inleiding, *Tijdschrift over Cultuur & Criminaliteit*, 6(3), 3-18.

- Simon, J. (2007), *Governing through Crime: How the War on Crime Transformed American Democracy and Created a Culture of Fear*. Oxford: Oxford University Press.
- Slobodian, Q. (2018), *Globalists: The End of Empire and the Birth of Neoliberalism*. Cambridge: Harvard University Press.
- Tyler, T.R. (2001), Public trust and confidence in legal authorities: What do majority and minority group members want from the law and legal institutions? *Behavioural Sciences and the Law*, 19, 215–235.
- Tyler, T.R. (2006), *Why people obey the law*. Princeton: Princeton University Press.
- Vertovec, S. (2007), Super-diversity and its implications. *Ethnic and Racial Studies*, 30(6), 1024-1054.
- De Waal, F. (1996), *Good Natured: The Origins of Right and Wrong in Humans and Other Animals*. Cambridge: Harvard University Press.
- De Waal, F. (2006), *Primates and Philosophers. How Morality Evolved*. Princeton: Princeton University Press.
- De Waal, F. (2009), *The Age of Empathy. Nature's Lessons for a Kinder Society*. New York: Harmony Books.
- Walgrave, L., Ward, T., & Zinsstag, E. (2019), When restorative justice meets the Good Lives Model: Contributing to a criminology of trust. *European Journal of Criminology*, DOI: 1477370819854174.
- Wilson, J.Q. (1985), *Thinking About Crime*. New York: Vintage.
- Wilson, J.Q., & Kelling, G. (1982), Broken Windows. *Atlantic Monthly*, 249(3), 29-38.
- Wood, J., & Shearing, C.D. (2007), *Imagining Security*. Cullompton: Willan.

---

## Notes

- 1 Afin de simplifier la lecture nous garderons la terminologie « Care », semblable ici au sens connu du *care giver*, expression familière mais peu traduisible.
- 2 Cela signifie par exemple que l'état de guerre, comme le propose Foucault, est une grille de lecture ou « toile de fond permanente » (2003: 93) de notre société – en sommeil, susceptible d'éclater à tout moment.
- 3 « Veneer Theory » est un terme inventé par De Waal pour qualifier l'approche hobbesienne de l'humanité.